



M- Mon propos concerne le problème des vitesses et du ralentissement gênant pour le vieillard malade en milieu hospitalier ; et le parcours d'accompagnement se situe dans l'hôpital de gériatrie à Genève. Je ne vais pas rentrer dans le détail, quel genre de parcours ont ces vieillards hospitalisés, ce n'est pas là précisément mon propos. Il s'agit d'un hôpital genevois très propre, avec deux équipes de nettoyage, l'une le matin, l'autre l'après-midi, constamment en train de balayer à droite et à gauche, de passer la ponceuse, et de faire qu'il n'y ait là aucune trace des personnes. Un monsieur, à tout moment de la journée, attend devant la porte où il demeure. La porte est laissée ouverte et il attend. Il attend sans savoir très bien s'il doit rentrer ou sortir de sa chambre. Dehors les services circulent normalement à vitesse grand V. et lui, il est là, affolé, parce qu'il est censé être très perturbé. Alors je m'occupe de lui parce qu'il embête les équipes et parce que, moi, je m'embête avec ceux qui sont trop en place. Je branche avec lui en le voyant là. Il est là, il est un peu troublé, disons. Du coup, je m'approche. Je ne dis rien mais je fais plusieurs gestes vers la direction où j'ai décidé qu'on allait se balader, il s'agira de traverser le long couloir entre sa chambre et la cafétéria.

Au moment où l'on commence à marcher, je vis une étrange transformation : mon corps commence à l'accompagner par des mouvements de cou en essayant de chercher sa méthode de démarche. En marchant parallèlement à lui je suis, je ne sais pourquoi d'ailleurs, en train de tourner mon torse vers lui. Je marche un peu à la façon d'un cheval qui voudrait courir mais qui en est empêché. Et c'est ainsi que nous avançons lentement.

C'est là qu'il y a un décalage de démarche. En l'accompagnant à cette vitesse-là, je me fais interpellé par les autres : – qu'est-ce que tu es en train de foutre ! Tu te crois au parc un samedi après-midi ! C'est très embarrassant parce qu'il faut jongler avec ces allusions et le fait de continuer à marcher avec lui.

On continue à marcher et, à partir de ce moment-là où il me semble me brancher dans sa vitesse très ralentie, je remarque que son regard qui est toujours penché vers le sol très glissant change : il tourne la tête et lève les yeux pour venir vers la partie de mon corps qui est tournée vers la sienne.

Ainsi l'on marche et l'on arrive vers la loge. C'est l'endroit où il y a l'ambulance, les gens qui arrivent sans chemise blanche, il y a le téléphone, il y a beaucoup de visites. Et là il y a un carrefour intéressant dans cette vitesse-là pour ceux qui sont soi-disant paralysés ou semi-paralysés, si l'on respecte cette vitesse-là devant le téléphone, les visites. Souvent il y a une situation de « Tiens ce manteau-là », une ébauche très précise de situation de constat. « Le chien de mon voisin. » « Mon appartement. » Et à partir de là, très hétérogènes, très complexes, ont permis quelque part que, dans cette lenteur, on repère des lieux matériels.

Voilà une partie de la chose. Mais que se passe-t-il quand, en marchant de cette façon là, à un moment donné, des indices de repérage font que des existants très concrets brouillent la fonction de l'oubli. Souvent on dit que ces vieillards-là ont une mémoire très défaillante. Mais j'ai remarqué que la fonction d'oubli, souvent, est brouillée par la présence de ces indices concrets ; et ce vieillard vit quelque chose de très concret : en marchant dans cette lenteur, il se redresse comme si le toit qu'il faut à cette courbure de dos s'élevait et il dit à un moment donné des choses, très concrètes elles aussi, qui appartiennent tout à fait à l'ordre des choses dont on peut parler normalement.

Une série de situations extrêmement imperceptibles, avec des passages se trouvent toutes dans les ralentissements et les seuils de sa vitesse, dans ses accélérations. C'est comme si tout est joué là-dedans et que c'est là, dans ces temps, ces mouvements, qu'émerge quelque chose qui fait qu'il démarre avec des propos soi-disant convenables et que après ça dérape. Il y a une histoire dans ces ralentissements et ces accélérations, ces sursauts, de quelque chose qui tout à coup apparaît à la surface, dans une autre surface où il construit son propre univers co-errant, sa propre cohérence.

F- Et toi, est-ce à partir de ta prise dans ce type de vitesse que tu t'es mis à démarrer dans une réflexion autonome vis-à-vis de l'institution, à t'en démarquer ?

M- Ce qu'il y a de fou, c'est cet élément banal. Il n'y a pas de chose aussi élémentaire que de rentrer dans la vitesse de ces gens-là mais c'est quelque chose de révoltant pour les autres ? Cela fait bouchon. Pourquoi ?

F- Cela, c'est la réaction du milieu, de l'environnement. Mais pour toi-même, il n'y a pas eu ce contre-effet négatif, mais un effet positif.

M- Ah oui ! Et toute la fonction du regard à côté est extrêmement présente. Dans ces regards-là on lit : « qu'est-ce que c'est que cette histoire ! » Regards qui poussent vers l'accélération. C'est quand même très intéressant.

X- Les films de Chantal Ackermann montrent aussi cette différence du temps.

M- C'est curieux, cela m'a fait penser aux infirmières qui viennent de l'Afrique. Elles sont très appréciées par ces gens, parce qu'elles sont très lentes soi-disant. Alors, tout le monde est très content avec elles. C'est la remarque du chef du personnel.

Y- Ta question c'est quoi ?

M- Il n'y a pas de question. C'est juste une entrée à cette mouvance et j'ai été affolé de voir que, en rentrant dans ce temps, une quantité de choses de l'ordre du quotidien pouvait émerger et reconstituer quelque chose.

F- Ce n'est pas du tout le fait du ralentissement ou de l'accélération en tant que tels qui importent, mais c'est le déclenchement d'une singularité qui est toujours une singularité différentielle, à savoir qu'il change la ritournelle, il change le mode de déplacement normativé pour un champ donné. À ce moment-là toutes les dimensions de l'agencement changent, d'une part celles du vieillard en question, d'autre part celles de l'environnement social, à la limite celles des femmes de ménage noires. Quelque chose change dans le champ de perception et se déclenche aussi quelque chose qui fait que tu viens à la limite en parler ici. C'est comme si cette singularité différentielle-là avait suivi dans sa trajectoire une amplification dont on a maintenant la gestion. À mon avis c'est vraiment le problème d'une rupture a-signifiante. Le passage en deçà des coordonnées sémiotiques fait qu'il y a un déclenchement. C'est que l'on a touché un autre type de catégorie qui serait celle de *temporalisation* par rapport aux catégories de sémiotisation. Quand il y a une sorte de passage à l'acte singulier (le fait de faire une rupture d'équilibre), à ce moment-là advient (ou n'advient pas d'ailleurs, parce que ça dépend des ondes d'amplification et de tout autre facteur, ce n'est pas une recette), un certain nombre de faits. Ce qui est intéressant, c'est que

cette rupture de singularité, ce point de singularité n'est pas, à mon avis, *un* temps, *un* ralentissement, *une* accélération particulière, mais c'est la mise à nu de la singularité : tous les rythmes sont confrontés à un degré zéro du rythme, c'est comme un acte obscène, c'est comme une stupéfaction. Normalement, dans ce type de rupture (la mort, une crise d'épilepsie, tout ce qui peut être obscène partout, dans tous les domaines) toute la texture, la normativité institutionnelle est là pour immédiatement effacer, laver par terre, etc. La singularité n'est pas là, je dis bien singularité différentielle, la singularité est qu'un type ose dans cette circonstance s'installer là, c'est-à-dire proposer un effet d'amplification, un effet de prolifération de cette singularité. C'est là qu'il advient quelque chose.

J'essaie de resituer cela parce qu'à mon avis c'est une dimension que l'on doit bien discerner : c'est la dimension que nous substituons à l'interprétation. C'est même le contraire de l'interprétation en ce sens que le fait qu'une rupture se présentant comme a-signifiante par rapport aux codes (ou bien où justement tous les codes sont là pour la saisir), on le prend comme tel.

E- La leçon qu'il tire est ambivalente. Il dit : là on peut enfin commencer à lui parler, rentrer à nouveau dans un langage ordinaire. C'est ambivalent parce qu'il y a à la fois ce qu'a dit Félix sur la rupture a-signifiante (ta démarche, etc.) et en même temps le fait que tu arrives à la conclusion que là enfin on peut rentrer à nouveau dans un langage.

F- C'est toi qui fais la dichotomie ! Mais de toutes façons, la singularité va s'étendre dans un champ et là dans un double champ : d'une part, la reprise de parole du vieillard et la sienne pour la première fois ici. La singularité en soi évidemment ça n'existe pas parce qu'il n'y a rien à en dire du tout. On n'en parle que sur un certain mode rétro-déductif : c'était donc une singularité.

À Bruxelles, j'ai cru réaliser que la thérapie familiale entretenait un rapport pour moi insoupçonné jusqu'à ce moment avec la psychanalyse (rires). J'ai pensé que c'était le degré de déchéance absolue de la psychanalyse, le niveau où vraiment on ne pouvait pas descendre plus bas dans l'interprétation ; et, ayant capté cette fonction dans ce champ, il y a un déblocage du champ social correspondant, alors que la psychanalyse est – il faut bien le dire – en impasse un peu partout, reste une pratique élitiste ou élitaire, là dans ce type de formation s'engouffrent en de nombreux pays (peut-être pas en France, mais cela ne saurait tarder) des gens qui, autrefois, auraient rêvé, imaginé que la seule issue possible était celle de la psychanalyse.

Cela étant, on reste sous la loi des paradigmes, à savoir que rien n'influence rien dans ce domaine, le paradigme psychanalytique continuera jusqu'à sa mort mais il n'empêche que le phylum de la thérapie familiale est sacrément bien parti. À tel point que je me suis aperçu que des Américains, dans ce contexte, écoutaient ce que je racontais et disais à Mony : « Mais quel dommage que je ne comprenne pas le français. » (rires). O surprise !

Cela m'amène à une considération : *les mythes fondateurs de la subjectivité*. On en entend parler pour les sociétés archaïques. Des mythes de référence cadrent les façons d'articuler les rapports de parenté, les prestations de toutes sortes, le prestige... Mais on sait bien que toutes les religions ont aussi cette fonction de servir de cadre de référence. C'est comme une sorte d'ordinateur collectif qui donne la loi pour toute une série d'actes de socialité essentiels, pour articuler tout ce qui sert de réglementation pour les initiations sexuelles, les couples, la famille, la mort.

Ce n'est pas une grande idée que de considérer qu'un certain type de proto-média, tel que le roman à partir de Goethe ou de *La Nouvelle Héloïse* a joué aussi une fonction de mythe de référence, en particulier pour le nouveau type de subjectivité bourgeoise. Ce n'est pas non plus une idée très originale que de remarquer que le Freudisme a pris la suite et a donné un certain type de cadrage, d'ailleurs avec une normatification de plus en plus soutenue.

Ce qui est plus nouveau pour moi, c'est de réaliser que la crise du Freudisme, en particulier le fait qu'il aurait dû normalement mourir s'il n'y avait pas eu d'abord les relances surréalistes, Lacaniennes et autres, pouvait se trouver relayer par ce truc qui paraît encore plus archaïque que tout, je veux dire les références systémiques. Et là, de voir qu'il y avait une sorte de degré zéro de l'interprétation qui se présente sur une pratique paradoxalement d'autant plus riche que ses références théoriques sont pauvres. Voilà qui me paraît tout à fait important.

On pourrait faire un mouvement symétrique : chaque fois qu'il y a une religion, un mythe de référence, il y a une (ou plusieurs) pratique culturelle. Tandis que la psychanalyse trouve une croissance dans l'ordre de la théorie, plus sa pratique s'appauvrit.

Par contre, une théorie qui est quand même très stéréotypée comme la thérapie familiale, ô surprise ! la pratique en est très différenciée. Ce sont des gens qui parlent (c'est un événement !), qui voient (avec la vidéo), tandis que les psychanalystes ne parlent ni ne voient ! (rires), des gens qui écoutent mais n'écoutent pas trop, je suppose leurs ritournelles théoriques. Ils ne doivent pas avoir beaucoup de difficultés étant donné que c'est très sommaire.

Alors qu'-a-t-il de nouveau en particulier dans cette situation ? Jusqu'à présent, quand un individu allait voir un psychiatre ou un psychanalyste, il y allait parce qu'il avait un trouble ou un complexe, quelque chose comme ça, en tout cas un sous-ensemble de sa personnalité individuelle. Au fond que font-ils ces gens de la psychiatrie familiale, avec les familles. Font-ils par exemple, plus que ce que fait Oury quand il reçoit des familles (parce qu'il reçoit beaucoup les familles) ? La situation est, je crois, en effet tout à fait différente, car le psychiatre ou le psychologue qui reçoit une famille, donc qui parle, écoute et fait une micro-politique locale, le fait sans entamer une série de mythes de référence qui sont la psychiatrie, la psychologie. Tandis que là, il semble, au moins dans certains cas, disons la tendance elkaïmienne de la chose, que les gens s'amenant sur une scène, même s'ils se rebiffent tout d'abord, sont amenés à recevoir l'affect de ce que eux n'ont pas un trouble, un complexe, etc., mais qu'il y a un problème – un problème qui n'est pas directement repérable, attestable.

Je me disais : au fond les Morenistes, les psycho-dramaticiens le faisaient. Et puis j'ai l'impression que là aussi les mythes de références psychologiques, psychanalytiques pesaient extrêmement lourds, en tout cas dans le psychodrame de Moreno. Il faudrait voir si à l'époque de Lewin, il n'y avait pas déjà une amorce de..., mais les références de Lewin étaient déjà quand même assez riches.

Donc on arrive à un seuil de déterritorialisation du trouble, du complexe où ces gens, ces agents de la thérapie familiale créent une scène sur laquelle il y a un problème. En principe c'est un problème de la famille, mais comme de toutes façons les définitions de la famille sont tout à fait floues, incertaines en l'occurrence, comme il n'y est pas question d'enjeu phallique, d'objet partiel, d'identification, c'est un problème au degré zéro. L'efficacité de cette situation, ce qui fait que beaucoup de gens cherchent leur formation dans cette direction, c'est ce degré quasiment assignifiant de la position que tu évoquais dans ta démarche.

Pour sortir de cette description paradoxale, je vais essayer de recadrer trois catégories dont j'ai déjà parlé les fois précédentes.

Comment est-il possible que la subjectivité, ou ce que j'appellerai plutôt des *subjectivités* puissent advenir dans l'ordre de références intrinsèques ?

Des subjectivités ou des objectivités. D'ailleurs, il y aura les deux : des subjectivités systémiques et des objectivités structurales et on les fera jouer dans le même type de schéma. Subjectivités : elles auront des dimensions matérielles, rituelles, théorico-mythiques, mais en tous cas elles introduiront des dimensions totalement incontrôlables dans toutes les questions de subjectivité. Aujourd'hui, on ne peut pas faire qu'il n'y ait pas eu les références intrinsèques de la subjectivités, les structures subjectives des monothéismes, des romans bourgeois, de la psychanalyse, de la

thérapie familiale. C'est en contournant, en remaniant, en déviant, mais toujours avec le fait que cela est advenu. Il y a eu une certaine conception de la famille nucléaire, certains types de recombinaison des rapports père-mère, homme-femme, etc. Il n'y a aucune possibilité d'un retour à zéro, d'un idéal de subjectivité qui n'aurait pas d'abord été envahi, occupé par ce type de subjectivité.

Le niveau I de l'inconscient, c'est celui des références intrinsèques (...). Bien entendu ces deux systèmes et surtout celui des références intrinsèques, on les retrouve dans n'importe quelle religion, dans la psychanalyse, la thérapie familiale, etc. Mais ce niveau I de l'inconscient, il faut le voir comme un inconscient radical, c'est-à-dire que, de toutes façons, il n'est pas question d'y avoir aucun accès direct. Aucune forme d'intuition, aucune forme d'appréhension, aucune forme de priméité (pour reprendre la catégorie de Pierce) ne permet d'avoir accès à cette dimension non discursive de l'inconscient. N'empêche que ça existe, c'est comme une coupe, comme un état des choses, de la mémoire de subjectivité, des subjectivités et objectivités. Ce que je dis des références intrinsèques dans le domaine de la psychanalyse, de la thérapie familiale, etc., je le dirais du newtonisme comme de n'importe quelle théorie, mais je laisse cela de côté, c'est juste dit au passage, car je pense que là aussi il y a cette même fonction scientifique des mythes ou mythique des sciences. Il y aurait sans doute là un pont à trouver.

Le niveau suivant est celui qui consiste à sémiotiser ces différentes structures. Cette sémiotisation, elle, par contre implique une mise en scène, des cadrages (il y a des cadrages de cadrages, etc.). Elle implique que l'on sorte des références intrinsèques et que l'on passe dans des références extrinsèques. En tous cas quelque chose est donné pour autre chose. Des différents pôles territorialisés, déterritorialisés de ces structures et systèmes aux références intrinsèques, quelque chose advient.

Là, ce qui sera peut-être nouveau dans ce que j'essaierai d'amorcer cette année, c'est que jusqu'à présent on avait considéré ce que j'appelais les tenseurs sémiotiques de ce second niveau. Il y avait les quatre tenseurs existentiels, les différents tenseurs de sens, les tenseurs de valeur, corporels qui aboutissent aux propositions machiniques, les territoires qui aboutissent aux diagrammes, les tenseurs qui aboutissent aux territoires sensibles et ceux qui font des noèmes.

Ces quatre dimensions de sens, en fait, se donnent comme niveau inconscient, se donnent comme effet de sens à la condition qu'elles soient prises dans le double système d'affects – qui est donc le troisième niveau – qui est celui qui articule ces faits de sens avec les affects sémantiques et les effets pragmatiques. Donc, on a les deux triangles tête bêche.

Je disais précédemment que les références intrinsèques représentent un niveau d'inconscient absolu. Cela veut dire que, pour reprendre les exemples précédents : qu'est-ce qui rentre en œuvre, sur quoi est-ce que la singularité butte quand tu pressens qu'il y a là une référence intrinsèque structurale, quand tu marches à côté du vieillard ? Alors tu vas pouvoir en effet développer un certain nombre d'éléments dans ce sens, mais quand à l'efficiencia de la chose, quant au fait que cela a un effet, au fait que cet effet est articulé à un affect, bien entendu il n'y a rien à dire, c'est quelque chose auquel on n'a pas accès. Si on y avait accès, ce serait déjà dans une reprise de constellations qui ferait qu'on serait déjà ailleurs. Il n'y a pas de saisie directe des références intrinsèques structurales et systémiques. Par contre, il y a deux types de saisies possibles au niveau de la sémiotisation ; il y a certains types d'effets de sens qui peuvent être saisissables. On en aura quatre. C'est quand ces effets de sens ne s'articulent pas deux à deux dans le triangle sémantique pour faire un affect, alors ce triangle-là ne se constituant pas, il y a une stase de sens qui tourne sur elle-même, une sorte de territorialité de sens, quelque chose que je qualifierai de conscience, quatre types de niveaux de conscience qui se donnent comme consciences pures de sens, et là je crois que cela vaut le coup de les qualifier :

Quand un territoire sensible se constitue, c'est-à-dire quand les flux se dédiscursivent sur un territoire sensible sans pouvoir accrocher un affect qui lui-même se raccrocherait une référence

intrinsèque, alors le sens butte dans une sorte de cul-de-sac, et c'est ce que j'appellerai la *conscience hystérique*. Le fait du crasping comme tel, la constitution d'une corporéité, la réduction de toutes les autres corporéités, l'affaïssement de l'axe paradigmatique, c'est-à-dire le fait que les noèmes peuvent vivre leur vie de leur côté, mais de toutes façons tout est ramené sur cette tentative d'une saisie du corps, ou du corps du corps, qui peut coexister avec tout autre type de composante mais qui a son autonomie totale dans l'agencement.

Symétriquement à cette conscience hystérique, on aura qui se focalise cette fois sur les différents territoires intrinsèques une *conscience obsessionnelle*. Et à l'inverse du cas où ce qui est visé c'est une saisie non discursive directe des flux (énergétiques ou spatio-temporels), là c'est que la structure de référence intrinsèque subjective ne parvient pas à accrocher à l'effet et glisse elle-même dans sa discursivité, dans sa sémiotisation discursive et c'est le phénomène de réitération d'un énoncé sur la matérialité même de l'énoncé. Là aussi on a la rupture paradigmatique, à savoir que les propositions machiniques, elles, peuvent vivre leur vie de leur côté, mais ce qui compte c'est une saisie. Alors que dans un cas on a une saisie unitaire pour avoir un *ersatz* d'agencement, c'est-à-dire que le territoire sensible fait office de rapport effet/affect, il tient lieu de ce rapport effet/affect qui constituerait, lui, la possibilité de faire tenir ensemble les différentes dimensions de sens. Donc dans un cas on a la constitution d'un territoire sensible qui joue le jeu, tient la place de l'ensemble de l'agencement, et là, dans l'autre cas, on a la matérialité d'une matière signalétique qui se répète comme telle, décourcircuité de l'effet, décourcircuité des propositions machiniques et donc le collapsus se situe là.

Alors, on pourra peut-être parallèlement considérer (mais pas dans une autre position pure et simple, on peut très bien avoir les deux types d'*ersatz* d'affects) que le blocage sur un noème aboutira à une *conscience schizo*, c'est-à-dire mise entre parenthèses là précisément des rapports paradigmatiques avec les différents territoires, corps, territoires sensibles, etc., et puis saisie d'un univers non discursif qui a pour effet de faire qu'une certaine constellation d'univers extrinsèquement articulée par rapport aux structures, donc par rapport aux systèmes tient lieu de tout système de références intrinsèques, et cela peut être la conscience schizo des schizophrènes, mais aussi la conscience mystique et autres, un univers ou une constellation d'univers comme telle tient lieu de toutes les articulations possibles d'univers de valeur, d'univers incorporels et autres. De là on a le même type de stase, on a bien entendu la conscience paranoïaque qui se jouera dans le domaine de la discursivité des propositions machiniques qui, indépendamment de tout effet, indépendamment de tout rapport avec un diagrammatisme signalétique d'efficience, jouera comme telle. Ce sera une proposition qui pourra hanter toutes les dimensions de l'agencement. Donc, ligne de conscience hystérique le territoire et le diagramme, ligne de conscience obsessionnelle entre le flux et le territoire sensible, ligne de conscience paranoïaque entre l'univers et la proposition machinique, ligne de conscience schizo entre les phylums machiniques abstraits et les noèmes.

Je dis bien qu'elles ne sont pas exclusives les unes des autres et que, elles ne sont pas du tout exhaustives, mais l'idée est de fonder des systèmes de consciencialisation multiples qui n'aboutissent pas à une production de subjectivité homogène, mais qui déjà partant de ces quatre combinaisons, devraient donner quelques instruments.

Ces consciences constituent différents niveaux de cadrage et différents types de scènes. Il faut les concevoir parallèlement au niveau I de des entités subjectives qui se présentent en dehors de toute discursivité, elles au contraire, comme quelque chose d'essentiellement armé, comme quelque chose d'essentiellement artificiel. Dans le livre de Gilles Deleuze qui vient de sortir, il dit par exemple : la caméra est une conscience. On peut très bien intégrer dans ce schéma l'idée d'une conscience collective hystérique, paranoïaque, raciste, tout ce que vous voulez ; puisque ce qui rentre en ligne de compte, c'est la façon dont vont se sémiotiser jusqu'à un certain point, avec des

stases d'impasse, ou des constitutions d'affects ou d'effets, tous les moyens qui permettront cette sémiotisation. Car ce qui prime là, ce n'est pas le matériel signalétique qui fera que l'on aboutit à tel diagramme, ce n'est même pas l'idée qu'il y ait un signifiant comme tel qui habite les différents diagrammatismes, ce n'est pas les types de territoires, ni le corps objet partiel, etc., qui seraient une clef universelle, c'est le fait que finalement tout est bon pour fabriquer un territoire sensible, du diagrammatisme, des constellations d'univers et des propositions machiniques. C'est en ce sens que je faisais cette réflexion tout à l'heure, en disant que ce qui compte ce n'est pas une singularité en soi mais une singularité différentielle.

Les mêmes types d'éléments qui, à un moment, jouent comme territoires gâteaux, territoires hystériques, territoires en tous cas en impasse, peuvent très bien, pris dans un certain type de court-circuit singulier, se mettre en position diagrammatique qui va en effet déclencher d'autres types de propositions machiniques ou faire resurgir d'autres univers.

Donc là, ce que je caractérise, ce n'est pas une dimension générale sémiotique d'images, ni de signifiant ni de symbole, c'est le fait qu'ultérieurement on retrouvera aussi bien du signifiant, etc., dans n'importe quel type de catégorie puisque ce qui comptera c'est comment est-ce qu'il joue comme type de conscience, de reterritorialisation de stases, ou comment vont-ils déclencher des rapports affects/effets.

Dernier point. On a distingué le premier niveau qui est celui des références intrinsèques, celui des modes de sémiotisation qui se trouve être aussi des modes de conscientisation, pour autant que ces modes de sémiotisation trouvent une sorte de collapsus, d'impasse.

La dernière dimension que je voulais évoquer, c'est cette dimension de *temporalisation* dont on parlait tout à l'heure. C'est assez compliqué d'en parler. En effet, alors que la première dimension était non discursive c'était une sorte d'état des lieux, d'état des choses, d'état des mémoires alors que le deuxième niveau était discursif à différents types, discursif dans la simultanéité paradigmatique, ou la différence ou la succession, la troisième dimension, elle, celle de temporalisation et de singularité n'est pas discursive ou, en tous cas, ne l'est pas de la même façon. Parce qu'elle est porteuse de l'irréversibilité du processus. Ce n'est que dans ce registre de la subjectivité armée, tensorielle et conscientielle qu'il y a des effets de rétroaction, qu'il y a la construction d'univers, de phylums, de mémoires de toutes sortes.

Mas il y a aussi le seuil de corporalisation qui est, que tu le prennes comme tu veux, il y a une coupure, le temps devient irréversible, il y a un certain nombre d'échéances de temporalisation qui s'articulent les unes aux autres, qu'il n'y a pas d'irréversibilité du temps, que la mort et la naissance se datent bien dans une certaine vectorisation de la situation.

Cet élément de temporalisation non discursive, on peut le traiter comme une catastrophe, comme irruption d'angoisse totale, de décircuitage complet de toutes les dimensions de mémoire et de conscience ; on peut le traiter aussi comme irruption de ce qui restitue des potentialités de singularisation et de réarticulation des affects et des effets. C'est alors une dimension analytique dans doute spécifique (ou religieuse au sens du bouddhisme zen) qui est que, quelles que soient les mémoires, les lignes de lecture, les lignes de conscience opérées dans les différents niveaux, la question se pose toujours de savoir : est-ce que ça marche ou pas ? est-ce qu'il y a affect ou effet ? Alors que dans le premier niveau je disais : il n'y a aucune aperception de la priméité ; alors que dans le deuxième niveau, il y a les différents modes de conscience qui vont s'instaurer, le troisième niveau est celui en effet de l'affect et de l'effet qui sont la réalité même de l'existence dans son rapport à l'irréversibilité. Exister dans le registre sémiotique, se rapporter ou non de façon complète ou incomplète aux références intrinsèques, n'économise pas du tout le fait d'avoir été inscrit dans cette irréversibilité du temps, qui n'a pas de contenu autre que celui d'être au carrefour des différents modes de temporalisation. Le degré zéro de cette discursivité c'est que, tout compte fait, il te reste encore à naître, à crever, à être dans cet espèce de collapsus total dont on

peut dire que les modes de subjectivation psychanalytiques, religieux ne sont là que pour le masquer. C'est rigoureusement insupportable, intolérable. Ce n'est même pas de dire qu'il y aurait une pulsion de mort, il ne s'agit pas de pulsion, il s'agit de l'être même de la subjectivité, de ce rapport effet/affect qui fait que, tout compte fait, quand tu es venu au degré zéro de la vitesse existentielle, tout saute, c'est-à-dire soit tu as un espèce d'effet qu'on connaît bien dans les crises d'angoisse, d'insupportabilité qui fait qu'il y a une accélération d'une sorte de folle recherche de se raccrocher à tel ou tel mode d'expression, il y a comme une invocation à ce que quelque chose adienne dans la discursivité pour que ça ne reste pas dans cet état de suspension, cet être-pour-la-mort, cet être de temporalisation pure, cet être de pure irréversibilité de singularité qui va permettre d'autres césures, l'entrée d'autres systèmes aléatoires, permettant de recomposer des territoires, des diagrammes signalétiques, des propositions machiniques et des univers.

En résumé, ce qui me semblait important, c'est distinguer la subjectivité, l'existence de dimensions de subjectivité intrinsèquement référées : analytiquement quand on les rencontre, il vaut mieux s'abstenir, soit qu'on s'y accroche ou non mais de toutes façons on y est pour rien, c'est là, on ne peut pas faire qu'il n'y ait pas eu christianisme, psychanalyse et thérapie familiale, il ne faut rien faire ou faire avec.

Le deuxième niveau, c'est celui des modes de discursivation. On peut en effet travailler les vitesses, travailler les territoires, les constellations d'univers incorporels, les articulations machiniques, etc. Et de ce fait on peut produire des consciences, armer, réarmer les consciences, créer de nouvelles scènes, créer des situations de déséquilibre, relancer des structures et des systèmes. Mais la clef de cette relance, elle n'est jamais à ce niveau de resémiotisations, des sémiotisations et des consciences, et encore moins évidemment dans les références intrinsèques. Elle est dans le fait qu'il y a cette incarnation, ces processus de singularisation qui en effet représentent cette prise dans ces modes de sémiotisation que tout l'être humain s'emploie à ne pas vouloir savoir. La chose la plus effroyable, c'est de s'apercevoir qu'effectivement on est bel et bien là dans cette prise. On n'est pas seulement dans ces univers de référence religieux, mythico-scientifiques et autres, mais on est là pour de bon. Et c'est comme une sorte d'immense comportement d'évitement auquel on se heurte comme des fous et qu'il n'y a pas lieu d'imputer à une pulsion de mort ni même à une catastrophe : ce n'est même pas une catastrophe.